

UN APPEL À L'AMOUR

LE MESSAGE DU COEUR DE JÉSUS AU MONDE

ET SA MESSAGÈRE Sœur JOSEFA MENÉNDEZ

Religieuse coadjutrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus 1890-1923.

Chapitre I. L'Élection divine

L'ÉVEIL D'UNE ÂME

1890-1907

Je veux que tu sois toute Mienne.

(Notre Seigneur à Josefa, 17 mars 1901.)

C'est sur la terre d'Espagne que Notre Seigneur chercha pour la transplanter en France, l'âme privilégiée de Cœur Josefa Menéndez naquit à Madrid, le 4 février 1890 et fut baptisée le 9, en église de San Lorenzo, sous les noms chers à sa foi, de Maria Josefa.

Son père, Leonardo Menéndez, était originaire de Madrid. Sa jeunesse avait été douloureuse. Sa mère, restée veuve après sa naissance, s'était remariée. L'enfant ne trouva plus au foyer l'affection dont il avait besoin et fut confié aux Pères des écoles Pies. Il avait dix-sept ans, lorsque cette mère qu'il avait tendrement aimée mourut. Leonardo sentit vivement ce deuil et pour oublier sa solitude dont il souffrait, il s'engagea dans l'armée.

Il y fut aimé de ses chefs qui découvrirent vite et apprécièrent ses aptitudes artistiques. Comme décorateur au musée d'Artillerie, Leonardo s'y fit un nom. Plus tard, il aimait à raconter à ses enfants comment aucune fête militaire ne se passait qu'il présidât aux ornements, soit au Palais Royal, soit à la cathédrale Saint Isidore.

Le 11 février 1888, il épousait Lucia del Moral, née à Loeches, petite ville près de Madrid, âme de foi et de devoir Lucia se donna tout entière à sa nouvelle vie et à l'éducation des enfants dont Dieu ne tarda pas à bénir le jeune foyer un petit Francisco, rappelé à Dieu en bas âge, laissa bientôt à Josefa la place d'aînée dans la demeure chrétienne sur laquelle était descendue avec elle la prédilection divine. Trois sœurs, Mercedes, Carmen et Angela vinrent peu à peu compléter le cercle de famille, tandis qu'un second petit frère Leonardito mourait à quelques mois.

Grâce au travail du père, homme énergique et intelligent une certaine aisance entoura les premières années de Josefa s'écoulèrent heureuses et faciles. Les enfants grandissaient dans une atmosphère de foi et de labeur, de joie et de charité, où son âme s'épanouit sans effort. Dès l'âge de cinq ans, elle reçut la Confirmation et le Saint Esprit s'empara du petit instrument qu'il devait rendre si docile sous l'action de Dieu.

Le R. P. Rubio, grand zélé de la dévotion au Sacré-Cœur et qui devait plus tard entrer dans la Compagnie de Jésus, reçut les premières confidences de cette âme privilégiée (1). Il devait la diriger jusqu'à son entrée au Sacré-Cœur. À sept ans, elle fit sa première confession. C'était un premier vendredi du mois, date mémorable de sa vie, dont elle écrit :

« 3 octobre 1897 : ma première confession. Ah! Si j'avais encore la même contrition qu'en ce jour! »

Dès lors, son confesseur, frappé de ses aptitudes surnaturelles l'initia à une vie intérieure proportionnée à son âge.

Il lui apprit à semer, dans ses journées d'enfant, un nombre toujours croissant d'oraisons jaculatoires, et Josefa s'habitua peu à peu à s'entretenir sans cesse avec l'Hôte caché de son âme. Le R. P. Rubio voulut aussi la former à l'oraison et, dès qu'elle eut dix ans et qu'elle sut lire, il lui donna : Le cuarto de hora de Santa Teresa, petit livre de méditations simples et courtes qui la ravissaient, son Père directeur lui expliqua comment elle devait y lire lentement, réfléchir, parler à Notre Seigneur, Lui dire son amour et ne jamais terminer sans prendre une petite résolution pratique pour la journée. Josefa ne manqua plus ce rendez-vous matinal avec Celui qui avait déjà tout son cœur.

« Je trouvais mes délices dans ce petit livre - racontera-t-elle plus tard - surtout quand il me parlait de l'Enfant Jésus et de la Passion. J'y découvrais beaucoup de choses à dire à Jésus... J'aimais aussi les passages sur le Règne... l'élection de vie... je me disais déjà : pour moi, je serai à Lui ! ... mais je ne savais pas comment. »

*(1) Le Révérend Père Rubio, très connu à Madrid, y fut chargé de la Garde d'honneur du Sacré Cœur. Il fonda la belle Œuvre des « marias de los Sagraios », et mourut saintement, à Aranjuez, province de Madrid, le 2 mai 1929. Il fut canonisé à Madrid en avril 2004.

Sérieuse et enjouée, d'un caractère vif et d'une nature un peu fière, Josefa portait bien son titre d'aînée. Sa mère se reposait sur elle et son père aimait de préférence celle qu'il appelait « sa petite Impératrice ». Il lui donnait volontiers des preuves de confiance et des marques de distinction. Ses sœurs savaient qu'il ne lui refusait rien et c'était par elle qu'elles faisaient passer leurs demandes. Tous les dimanches, ce bon père aimait à conduire sa petite famille à la grande messe. À la sortie, il ne manquait pas de donner à chacune de ses filles quelques pièces de monnaie pour leur apprendre à faire l'aumône, en sorte qu'elles étaient connues et aimées par tous les pauvres du quartier. « S'il faisait beau, rapporte une des sœurs de Josefa, l'après-midi de ces dimanches se passait en joyeuses parties de campagne. Si le temps ne le permettait pas, nous restions à la maison où notre père organisait nos jeux et les partageait jusqu'à l'heure du chapelet que nous récitons tous ensemble. »

Leonardo voulut être lui-même le premier maître de Josefa et, ravi de ses rapides progrès, il pensa l'orienter vers la carrière de l'enseignement. Mais Notre Seigneur avait d'autres vues et préparait en secret le chemin de son choix. La rencontre eucharistique allait en marquer la première étape et sceller l'union précoce entre l'enfant et l'Ami des cœurs purs.

En février 1901, âgée de onze ans, sur la recommandation du Révérend Père Rubio, elle fut admise chez les Réparatrices, où un groupe d'enfants se réunissait chaque soir pour la préparation à la Première Communion. Ses désirs s'enflammaient à la pensée de ce bonheur tout proche. La cérémonie fixée au 19 mars, devait être précédée d'une petite retraite. Elle obtint de son père la permission de la suivre.

Josefa a noté, d'un style très simple, quelque chose de ce premier échange d'un amour qui fut sans retour de part et d'autre.

« Comment Jésus fit à mon âme son premier appel.

« Le premier jour - écrit-elle - je méditais sur ces mots :

« Jésus veut venir à moi afin que je sois toute à Lui. » Je fus remplie de joie, car je le désirais tant!... mais je ne savais pas ce qu'il fallait faire pour cela. Une religieuse à qui je le demandai, me dit d'être très bonne et qu'ainsi je serais toute à Jésus.

« Le second jour, la méditation eut pour sujet : « Jésus est l'Époux des Vierges : Il se récrée dans les âmes pures et innocentes. » Une clarté très grande se fit en moi et je pensai qu'étant son épouse, je serais toute sienne, car je comprenais que maman était toute à mon papa parce qu'elle était son épouse. Ainsi, pensai-je, si je suis vierge, je serai à Lui!... et, sans savoir ce que c'était que d'être vierge, toute la journée je le promis. Le soir, après le salut du Saint Sacrement, je fis une petite offrande à l'Enfant Jésus et je lui

demandai, avec beaucoup de ferveur, qu'Il m'apprenne à être toute sienne. La pensée que bientôt je le recevrais dans mon cœur me remplissait de joie, et quand j'étais ainsi dans ce silence et ce bonheur, j'entendis une voix que je n'oublierai jamais et qui se fixa au plus intime de mon âme :

« - Oui, ma fille, Je veux que tu sois toute mienne. »

« Je ne puis dire ce qui se passa, mais je sortis de la chapelle, décidée à être très bonne. Je ne savais pas ce que c'était que la vocation; je croyais que les religieuses n'étaient pas des personnes de la terre. Mais depuis ce moment, je sentis en moi quelque chose de spécial qui ne m'a plus quittée et j'ai compris plus tard que c'était la vocation.

« Le troisième jour, je renouvelai ma résolution et le 19 mars, fête de mon patron saint Joseph, et jour heureux de ma Première Communion, je fis cette petite consécration qui jaillit du fond de mon âme :

« Aujourd'hui, 19 mars 1901, je promets à Jésus, devant le ciel et la terre, prenant pour témoins ma Mère, la Vierge Très Sainte, et mon Père et Avocat saint Joseph, de garder toujours la précieuse vertu de la virginité, n'ayant d'autre désir que de plaire à Jésus ni d'autre crainte que de Lui déplaire.

« Apprenez-moi, mon Dieu comment Vous voulez que je sois vôtre de la manière la plus parfaite, afin de Vous aimer toujours et de ne jamais Vous offenser. C'est ce que je veux aujourd'hui, jour de ma Première Communion, Vierge Très Sainte, je vous le demande en ce jour qui est la fête de votre Époux saint Joseph.

« Votre enfant qui vous aime, « Josefa Menéndez. »

« Je l'écrivis, et depuis, chaque fois que je communiais, je le répétais à Notre Seigneur. Quand je dis à mon confesseur ce que j'avais fait, il m'expliqua que des petites filles ne doivent rien promettre, sinon d'être très bonnes, et il aurait voulu que je déchire ce papier. Mais je ne le pouvais pas et je répétais : « Seigneur, c'est dès ce jour que je suis vôtre et pour toujours.»

Josefa conserva précieusement ce témoin de sa première offrande. La petite feuille jaunie, couverte de la grosse écriture d'enfant, resta jusqu'à la mort le trésor de sa fidélité.

Cette première rencontre avec l'Eucharistie livrait à l'Action divine l'âme dans laquelle elle devait être si puissante et si libre. La sainte communion devint la joie de Josefa, en même temps qu'elle approfondissait en elle les germes des vertus solides dont le développement se remarquait déjà.

« Après sa Première Communion, écrit encore sa sœur, on peut dire qu'elle cessa d'être un enfant. Dès lors, je ne me souviens plus de l'avoir vue prendre part aux petites distractions qu'elle-même nous préparait avec tant de cœur. Sa charité était grande aussi en dehors de sa maison. Si quelqu'enfant qu'elle avait l'habitude de voir à l'église ou chez les Réparatrices tombait malade, elle ne manquait jamais d'aller la visiter. Sa piété, son esprit de sacrifice, fruits précoces des bons exemples que nous donnaient nos parents, joints aux qualités naturelles que déjà nous connaissions, faisaient d'elle l'âme de la famille. Nous avions en Pepa, comme nous l'appelions, une seconde mère et nous lui confiions non seulement nos désirs, mais nos peines et nos craintes d'enfants. Un jour, j'étais toute petite encore, on m'envoya acheter quelque chose. Je le fis et j'oubliai de payer. Grande fut ma frayeur, lorsque sur le chemin du retour, je m'en aperçus. Je n'osai ni retourner, ni rapporter l'argent à la maison. Je l'enveloppai dans un papier et le laissai près d'une porte dans la rue. Puis, je courus aussitôt à Pepa lui raconter en secret ce qui m'était arrivé. Avec beaucoup de bonté, elle m'embrassa, me tranquillisa et se chargea elle-même d'aller payer pour moi ; c'est ainsi que nous avons toujours recours à elle, car elle arrangeait tout sans qu'on nous gronde.

« Grâce à son ascendant auprès de nos parents, Josefa obtint aussi à cette même petite sœur la grâce de faire sa Première Communion deux ans avant l'âge requis en ce temps-là.

« Ainsi se passa l'enfance de Pepa, toute simple comme était alors la vie que l'on menait dans les

familles chrétiennes de notre milieu, mais déjà aux yeux de Dieu, prélude de ce que serait plus tard notre grande sœur. »

Peu après la première communion de Josefa, ses parents la placèrent au « Fomento de las Artes » (1). Elle y apprit la couture, la coupe et la confection. Son intelligence et ses aptitudes y attirèrent bientôt l'attention de ses maîtresses. Ses doigts, alertes et habiles, réalisaient de vraies petites merveilles, et le succès répandant à son travail, elle y reçut chaque année des diplômes d'honneur.

Vers l'âge de treize ans, Josefa revint à la maison. Le moment était venu de songer à l'éducation de ses petites sœurs. À cette époque, un accident survenu à leur père détermina leur entrée à l'école des religieuses du Sacré-Cœur (2).

C'était l'année où la très Sainte Vierge, sous le titre de « Immaculée Conception », venait d'être choisie par la catholique Espagne, comme patronne des régiments d'infanterie. Une messe en plein air devait être célébrée à cette occasion dans le parc du palais royal. Leonardo, sous les yeux intéressés du jeune roi Alphonse XIII, travaillait à la décoration de l'autel. Soudain, pour retenir un outil qui, dans sa chute, aurait pu blesser le prince, il fit un mouvement brusque et perdit l'équilibre. Il tomba de l'échafaudage et se cassa le bras. Le roi, touché de ce geste qui l'avait préservé, voulut se charger de l'éducation des enfants. Il offrit au décorateur de les placer chez les Dames anglaises d'institution royale. Mais Leonardo ému de la bonté du monarque, ne consentit pas cependant à se séparer de ses filles; il préféra les mettre à l'école du Sacré-Cœur, proche de sa demeure. Les deux petites filles y firent leur entrée dans la joie, tandis que Josefa allait expérimenter ce que l'intimité familiale a de plus doux et de plus fort. La chapelle de Leganitos devint, dès lors, son attrait quotidien. Dans le secret du tabernacle, Jésus orientait déjà vers son Cœur, l'enfant si simple qui l'avait ravi.

Le bonheur illuminait encore l'intérieur paisible de la famille. La « petite Impératrice » gardait une place de choix dans l'affection des siens comme la plus dévouée des enfants et la meilleure des grandes sœurs. Tout était simple dans cette union familiale et les joies les plus douces portaient le cachet de la foi qui les imprégnait.

* (1) Institut pour le développement des Arts.

(2) Pensionnat et école du Sacré-Cœur, rue de Leganitos, Madrid; détruits, en 1936, par la guerre.

La grande récompense des petites filles était, en ce temps-là, d'aller visiter la prieure du Carmel de Loeches, sœur de leur mère. Elles étaient reçues comme des princesses dans l'appartement de l'aumônier. Leurs incursions dans sa bibliothèque les avaient mises en possession de la Règle qu'elles lisaient avec délices. Leur plus grande joie, au retour, était de jouer « au Carmel » : on psalmodiait et l'on imitait de loin les pénitences du cloître... Josefa entraînait ses sœurs, mais son âme trouvait déjà dans ce carmel improvisé, autre chose qu'un jeu favori.

Ses parents qui étaient fiers de ses aptitudes et de son goût pour la couture, tinrent à ce qu'elle parachevât sa formation dans un atelier. Elle eut à souffrir dans ce milieu assez léger, mais son cœur demeurait ferme et son âme puisait chaque matin, dans la communion courageusement achetée, la force de rester pure.

« J'ai traversé bien des périls - écrit-elle encore - mais Dieu m'a toujours gardée au milieu des dangers et des conversations si mauvaises de l'atelier. Que de fois j'ai pleuré en entendant des choses qui me troublaient ! ... Mais toujours, j'ai trouvé force et consolation en mon Dieu. Rien ni personne ne m'a fait jamais changer, ni douter que Jésus me voulait pour Lui. »

« Le dimanche, rapporte sa sœur, elle allait souvent dans un patronage dont la présidente était Mlle Maria X..., fille du propriétaire de la maison où nous habitons. C'était une âme tout à Dieu qui consacrait la

plus grande partie de sa fortune aux œuvres de charité. L'après-midi de chaque dimanche se passait joyeusement et utilement, et bien des enfants trouvaient dans cet abri, la sauvegarde de leurs âmes. Josefa y apportait son entrain, son oubli d'elle-même son intelligente initiative; aussi sa bienfaitrice qui connaissait sa vertu et l'appréciait, lui donnait toujours dans les petites représentations théâtrales, les rôles dont personne ne voulait. Elle les remplissait avec une simplicité que rehaussait encore sa grâce madrilène.

« Elle accompagnait souvent Mlle de X... dans les visites aux nombreux pauvres qu'elle secourait. À ses côtés, Pepa était témoin de la charité qui non seulement leur prodiguait les aumônes, mais allait jusqu'à rendre à leurs infirmités des services les plus humbles. Cet exemple excitait en elle les attraits de sa nature généreuse. Un jour, Maria confia à Josefa son secret : elle avait découvert une pauvre lépreuse abandonnée et cherchait à trouver parmi ses amies, celles qui voudraient avec elle se charger de l'entourer, afin que la pauvre infirme ne manquât de rien et se sentît aimée. Elle s'appelait Trinidad et souffrait beaucoup. Tout son côté gauche était paralysé, sa figure et ses mains ravagées par la maladie, et, seule toute la journée, elle ne pouvait faire aucun mouvement. Pepa fut ravie de cet appel dont l'héroïsme caché répondait à la pente de son âme. Durant plusieurs semaines, elle vint donner à Trinidad la nourriture de chaque jour. Une fois, elle crut pouvoir se faire accompagner de sa sœur et compter sur sa discrétion.

« Mais l'impression que j'eus de voir cette pauvre lépreuse fut telle - continue celle-ci - qu'au retour à la maison, maman le remarqua et en demanda la cause. Il fallut tout lui dire. Notre mère défendit à Pepa de retourner chez la malade et elle en ressentit une vive peine. »

Le temps passait ainsi pour Josefa, partagé entre la vie de famille, le travail à l'atelier et l'exercice de la charité. Cependant, la loi austère de l'Amour divin allait bientôt s'imprimer sur cette existence en fleur. Il fallait que le vent de la tribulation passât sur la plante fragile pour l'éprouver et l'affermir « - Ne doute jamais de l'amour de mon Cœur dira plus tard l'Ami divin. - Peu importe si le vent te secoue plus d'une fois : J'ai fixé Moi-même la racine de ta petitesse dans la terre de mon Cœur! »

L'ATTENTE 1907-1920

**Laisse-toi conduire les yeux fermés, car Je suis ton Père
et les Miens sont ouverts pour te conduire et te guider.**

(Notre-Seigneur à Josefa, 18 septembre 1923.)

La souffrance qui devait marquer de son empreinte la vie de Josefa, ne tarda pas à s'installer au foyer qui l'avait ignorée jusqu'alors. On la reçut en paix comme savent le faire les simples et les amis de Dieu. Josefa apprit à souffrir comme elle avait appris à aimer et son cœur s'ouvrit à l'école du sacrifice et de la douleur. Son caractère allait s'y assouplir, sa nature s'y maîtriser, son âme se fortifier au contact de la croix et son amour mûrir sans perdre son ardeur.

En 1907, la mort entraînait dans la maison heureuse. À peine âgée de douze ans, Carmen, l'une des petites sœurs, s'envolait au Paradis et, peu de jours après, la grand mère maternelle suivait l'enfant dans la tombe. Le départ de Carmencita fut un coup terrible au cœur des parents. Ils luttèrent contre la douleur, mais elle dépassa leurs forces. Quelques mois après, une fièvre typhoïde terrassait la mère et le père était atteint d'une congestion pulmonaire. Josefa, appuyée sur sa foi et la vie profonde de son âme, se révéla ce qu'elle était. Elle abandonna son travail, se constitua la garde de ses chers malades et mesura sans défaillir la tâche qui pesait sur ses épaules. Les soins coûteux se multipliaient, il fallait subvenir aux besoins des petites sœurs et les réserves furent vite épuisées. La pauvreté s'installait donc dans la demeure désolée. Josefa l'embrassa avec courage. Pendant quarante jours, elle expérimenta toutes les angoisses des

privations, l'inquiétude du cœur et le poids d'une responsabilité qu'elle portait seule.

« Nous couchions toutes trois sur un matelas à terre - dit- elle. - Notre médecin si bon aurait voulu transporter nos parents à l'hôpital, mais jamais je n'y aurais consenti, sûre que la Providence viendrait à notre secours. Elle le fit, en effet, par les Mères du Sacré-Cœur. Ah! Comme elles ont été bonnes! Et comment pourrais-je ne pas les aimer? » Sainte Madeleine-Sophie, elle aussi, s'inclina vers cette famille où grandissait dans l'ombre celle qui devait être un jour sa fille privilégiée.

Dans le courant d'une neuvaine à la Fondatrice du Sacré-Cœur, une nuit, la malade dont l'état ne laissait plus d'espoir, appela ses enfants : « Ne pleurez plus - leur dit-elle - la bienheureuse mère est venue m'assurer que je ne mourrai pas, car vous avez encore besoin de moi. »

« Nous ne sûmes jamais ce qui s'était passé - disait plus tard Josefa - mais ce qui est certain, c'est que dès le lendemain, le danger avait disparu. »

Le père se remit aussi, mais il ne retrouva plus sa vigueur et ne reprit plus son travail.

Désormais, l'aisance disparut entièrement du foyer et Josefa se livra généreusement au devoir qui s'offrait à elle. Tout en restant auprès de ses parents pour les soigner, elle essaya de les faire vivre par son travail de couturière. Les Religieuses du Sacré-Cœur veillaient discrètement sur cette famille généreuse. Josefa n'avait pas de machine à coudre et ses petites ressources ne lui permettaient pas une pareille dépense. La Mère Supérieure la fit venir et la chargea de lui en acheter une. Elle lui demanda de s'en servir quelque temps pour l'essayer et lui fit faire des milliers de scapulaires du Sacré-Cœur pour les soldats de Melilla. Quand Josefa voulut rendre la machine à Leganitos, la Révérende Mère s'y refusa, assurant que tant de scapulaires en avaient largement payé le prix. Le cœur si délicat de pepa en fut profondément touché, et cette générosité qu'elle sentit toute puisée dans le Cœur de Jésus, l'attacha tellement à la Société du Sacré-Cœur, qu'elle n'eut plus d'autre désir que d'y entrer.

Le travail lui arriva peu à peu de différents côtés. Sa renommée de couturière se fit jour. Bientôt, malgré l'aide de sa sœur Mercedes, ses longues journées et ses veilles prolongées, elle ne parvint plus à suffire à une nombreuse clientèle. Il lui fallut organiser un atelier où elle réunit quelques jeunes ouvrières. Levées à six heures, les deux sœurs allaient chaque matin entendre la messe au Sacré-Cœur, puis se remettaient à leur tâche jusqu'à midi. Après le repas toujours suivi d'une visite au Saint Sacrement, elles recevaient leurs apprenties et toute l'après-midi se passait au labeur. L'entrain régnait dans le petit groupe, car l'heureux caractère de Josefa agrémentait le travail de ses aides, en même temps que ses délicatesses cherchaient à leur faire plaisir. Mais elle avait conscience de sa responsabilité et sa douce fermeté tenait à l'ordre et à l'ouvrage bien fait. Le chapelet récité en commun avait toujours sa place dans la soirée et se prolongeait souvent par une suite de prières jaillies de l'âme fervente de Josefa. Le samedi, la journée achevée, les deux sœurs allaient se confesser chez les Révérends Pères Jésuites, et Josefa y retrouvait la direction sûre et forte du Révérend Père Rubio qui la suivait et la soutenait avec un paternel intérêt.

« Le dimanche, raconte sa sœur, toute la famille se levait de bonne heure pour assister à plusieurs messes. L'après-midi, Pepa et moi allions voir les Mères du Sacré-Cœur des trois Maisons de Madrid et, le soir, nos parents venaient avec nous à la bénédiction du Saint Sacrement, à Leganitos. »

Quand il fallait sortir, les deux sœurs s'accompagnaient mutuellement. C'était le moment des échanges d'âmes qu'elles aimaient et ne pouvaient faire librement chez elles. Leur bonheur était déjà de parler de vocation. Toutes deux avaient, dès lors, entendu l'appel Divin. Mais sur ce sujet, leur mère ne pouvait les entendre sans larmes et il fut décidé qu'on n'en parlerait plus à la maison.

« Un certain jour, écrit Mercedes, Josefa me dit qu'elle voulait être religieuse, mais loin de sa Patrie, afin d'offrir à Notre Seigneur un sacrifice plus entier. Comme je n'étais pas de son avis, elle me répondit que, pour Dieu, tout était trop peu. »

Malgré son caractère si profond, elle était toujours gaie et tandis qu'autour d'elle sa joie rendait la tâche moins austère, son énergie et son abnégation faisaient face à tout devoir. Peu à peu, le sourire reparut au foyer. Mais cette éclaircie ne dura pas et, dès 1910, le chef de famille succombait à une crise de cœur. Durant sa dernière maladie, sa femme ne le quitta ni jour ni nuit, n'épargnant rien pour le soulager. Un jour qu'elle allait acheter un remède, elle vit dans une boutique, exposée au milieu de toutes sortes de vieilleries, une jolie statue du Sacré Cœur. Elle en fut tout émue et voulut l'acheter, pensant déjà à la joie des siens et de quel amour le Sacré-Cœur serait entouré dans son foyer. Elle entra et demanda timidement le prix. Hélas! Il dépassait de beaucoup le contenu de sa bourse destiné au remède qu'attendait son mari. Désolée, elle remercia et se retira. Mais déjà dans la rue, elle s'entendit appeler par le marchand qui lui dit: « Donnez-moi ce que vous pouvez et prenez la statue! » Touchée et ravie, Lucia donna le prix du remède et emporta son trésor. En hâte, elle revint vers Leonardo : « À la place du remède - dit-elle - je t'apporte le Sacré Cœur! » Ce fut un vrai bonheur pour le malade dont la foi illuminait les souffrances. Il fit placer la statue au pied de son lit, afin de la contempler sans cesse. C'est sous le regard du Cœur de Jésus qu'il rendit son dernier soupir, le 7 avril 1910, laissant aux siens, avec la statue doublement chère, un gage assuré de protection. Le Révérend Père Rubio qui l'avait assisté jusqu'à la fin, se fit dès lors le conseiller et l'ami de la maison en deuil, tandis que Josefa devenait l'unique appui de sa mère et, son métier, le seul gagne-pain de la petite famille. Son âme cependant vivait toujours d'un même amour, et son offrande redite chaque jour, restait la force et l'horizon de sa vie à travers les ombres de ce nouveau chemin. Déjà, avant la mort de son père, elle avait découvert son secret et sollicité de ses parents la permission d'entrer au Sacré- Cœur. Mais pour la première fois, on avait entendu dans la maison, ce père, pourtant bon chrétien, se fâcher contre sa fille Pepa. Celle-ci, essuyant ses larmes, avait refermé son âme sur le trésor de sa vocation.

Plus tard, des avances lui vinrent du Carmel où un religieux de cet Ordre lui offrit d'obtenir son admission. Ce n'était pas sa voie, Josefa le savait. Elle refusa avec reconnaissance et profita seulement de l'occasion pour redire à sa mère l'appel de Dieu. Sans s'y opposer, celle-ci la supplia de ne pas l'abandonner et, pour la seconde fois, Josefa attendit. Mais sa douleur fut grande lorsque sa sœur cadette obtint le consentement maternel et, précédant son aînée, partit en 1911 pour le Noviciat de Chamartin (Madrid). Josefa qui l'avait formée dans l'espoir de lui passer la charge de la famille, sentit vivement la déception. Sa foi en la conduite divine la soutint et sa vertu déjà mûre l'aida à s'oublier encore. Sa sœur écrit à ce sujet :

« Jusqu'à mon entrée au Noviciat, nous fûmes inséparables. Mon départ fut pour elle une peine que mon jeune âge et le désir de me donner à Notre-Seigneur ne me permirent pas de mesurer.... Plus tard seulement, je me rendis compte du sacrifice que j'avais imposé à ma sœur chérie. Alors la pensée que les Desseins de Dieu s'étaient ainsi réalisés, put seule me consoler. »

Josefa poursuivit donc sa vie de travail en lui donnant sans compter ses fatigues et son temps. Elle reporta son espoir sur sa plus jeune sœur qui, elle aussi, devait un jour entendre l'appel divin, en 1926, trois ans après la mort de Josefa, Angela entra au Carmel de Loeches où elle prit le nom de « Soeur Madeleine-Sophie du Sacré-Cœur ». Elle devait partir peu après pour le Portugal avec un petit essaim du Carmel appelé à concourir à la restauration de celui de Coïmbre.

Dieu qui conduisait Josefa par des voies cachées, mais sûres, allait plus d'une fois encore dérouter ses pas pour lui apprendre la science de l'abandon et du sacrifice parfait.

Le Révérend Père Rubio la suivait depuis douze ans déjà et ne l'abandonnait pas. En février 1912, il crut le moment venu de l'aider à réaliser ses désirs. Elle avait alors vingt-deux ans. Il l'inclina vers les Réparatrices qu'il connaissait de près, et Josefa, docile et simple, suivit sa direction en renonçant à l'attrait qui l'entraînait au fond de l'âme vers le Cœur de Jésus. Elle entra donc chez les Réparatrices et se mit de tout cœur à sa vie de postulante. Elle fut heureuse dans la famille religieuse dont elle aima et goûta l'esprit: réparer par le Cœur de Marie répondait bien au besoin de son âme. Aucune tentation ne troubla la paix de ces mois qui s'écoulèrent au milieu d'humbles travaux matériels où sa vie intérieure s'épanouissait sans obstacle. Cependant, même à travers cette paix, Josefa ne cessait d'entendre un autre appel. Elle disait plus

tard que les cloches voisines du Sacré-Cœur réveillaient chaque fois en elle, et malgré elle, d'autres désirs qu'elle s'efforçait de sacrifier. La Très Sainte Vierge allait, Elle aussi, l'avertir d'un cœur maternel, que là n'était pas son repos.

Chargée de l'entretien d'une salle, elle y soignait avec amour une grande statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Vêtue selon la coutume espagnole, la Vierge tenait en ses mains une couronne d'épines. Quel ne fut pas l'étonnement de Josefa, de voir un jour cette couronne tout éclairée par un point lumineux dont elle ne distinguait pas la source.... Elle n'osa parler du fait, mais trois ou quatre jours durant, la couronne garda sa clarté. S'enhardissant alors, elle monta jusqu'à la statue et vit une épine tout embrasée d'où rayonnait la lumière. Au même moment, une voix très douce lui dit : « Prends cette épine, ma fille. Plus tard, Jésus t'en donnera d'autres. » Josefa détacha l'épine encore brillante et, la serrant sur son cœur, elle répondit à ce don maternel par une offrande qui n'allait pas tarder à se réaliser dans une nouvelle expérience de la souffrance.

Six mois s'étaient écoulés depuis son entrée. L'époque de la Prise d'Habit approchait. Mais l'absence de l'aînée était dure au foyer où la gêne restait grande. Sa mère refusa son consentement; le Révérend Père Rubio lui-même conseilla le retour et Josefa dut s'immoler encore. Elle sortit douloureusement de l'asile où elle n'avait connu qu'un avant-goût de cette vie religieuse qui consumait ses désirs. Elle emportait l'épine dont la clarté s'était éteinte, mais dont la réalité s'enfonçait plus que jamais dans sa vie.

Josefa reprit donc la montée laborieuse à la recherche de Dieu et se remit courageusement à la tâche. Tous les quinze jours, elle allait voir sa sœur, novice à Chamartin, et s'entretenait avec elle de ce qui remplissait son âme. Elle aimait à parler de cette vie religieuse des sœurs coadjutrices du Sacré-Cœur qu'elle sentait de plus en plus répondre, seule et pleinement, à toutes ses aspirations.

On la revit aussi dans les pensionnats du Sacré-Cœur de Madrid, chargée de la confection des uniformes. Elle y paraissait comme le type d'ouvrière simple, modeste et consciencieuse. La religieuse qui s'occupait du vestiaire des enfants ne put oublier « cette ardente nature allant droit au devoir. Grâce à son dévouement - écrit-elle - à son heureux caractère qui ne s'arrêtait qu'au bon côté des choses, je n'ai jamais eu l'ombre d'une difficulté avec elle. Son tact, son savoir-faire, son activité silencieuse, me rendaient mille petits services. C'était une âme de foi et sa dévotion à l'Eucharistie était extraordinaire. Elle aimait beaucoup le Sacré-Cœur et me disait souvent : « Lorsque j'entre dans cette maison, je me sens dans mon élément. »

Il n'en était pas de même dans les contacts nécessaires avec une clientèle assez mondaine. Plus d'une fois, sa conscience si délicate et son âme si pure en furent blessés.

« Si vous saviez - confiait-elle - combien je souffre quand je dois céder et que je suis obligée d'habiller ces personnes d'une façon si peu modeste ! ... »

Cette vue du monde et de ses exigences navrait son cœur, et lui faisait sentir plus douloureusement l'exil qu'elle y poursuivait.

« Ah ! - s'écriait-elle - depuis mon enfance, je demande tous les jours au Sacré-Cœur de Jésus d'être son épouse et maintenant que je vois ce qu'est la vie, je Le supplie, s'Il ne peut pas m'accorder cette grâce, de me retirer de ce monde, car mon âme ne peut plus y vivre. »

Elle n'y vivait, en effet, que de ses désirs brûlants, nourris chaque matin de la sainte Eucharistie. C'était au contact du Cœur, divin qu'elle puisait, non seulement la force pour elle, mais la bonté, l'affection, la joie même qu'elle répandait sur le chemin des autres, tout en gardant dans le secret, sa croix et son épine.

Elle avait peu d'amies, mais elle entraînait par son exemple et soutenait de ses conseils le petit groupe de ses ouvrières. Sa gaîté communicative les animait aussi lorsqu'un peu de répit dans le labeur quotidien, permettait quelques joyeuses rencontres. Les pèlerinages à Avila ou au « Cerro de los Angeles »

(1), que sa ferveur et son entrain rendaient délicieux, laissaient dans ces âmes des traces profondes.

Le temps passait cependant et Josefa attendait le signal divin. Elle crut le voir en 1917 et se décida à demander son admission au Sacré-Cœur. Elle y fut acceptée avec bonté et sa mère consentit à ce départ fixé au 24 septembre, en la fête de Notre-Dame de la Merci. Ce jour tant désiré se leva. Hélas! Les larmes maternelles fléchirent le cœur si tendre de Josefa. Elle hésita et céda devant la douleur de sa mère. Ce soir-là, sa place resta vide au Noviciat et elle pleura longtemps dans son âme ce qu'elle appelait la grande faiblesse de sa vie. Mais « Celui qui travaille dans l'obscurité et qui est cependant la Lumière » réalisait à travers ces douloureuses alternatives, le plan de son Amour.

En ce temps-là, la France, après la tourmente, voyait reflorir l'Œuvre du Sacré-Cœur et la flamme se rallumer dans les foyers éteints. À Poitiers, le vieux monastère des Feuillants, gardé providentiellement aux filles de sainte Madeleine-Sophie, leur rendait ses cloîtres embaumés encore du souvenir de la fondatrice.

Un petit Noviciat de Sœurs coadjutrices s'y dessinait en projet. C'est là que le Cœur de Jésus avait de toute éternité marqué la place de Josefa, c'est là qu'Il allait la conduire par la main à travers les derniers orages.

On était en 1919, Josefa avait vingt-neuf ans. Elle comprit, par un secret appel, que l'heure de Dieu était venue et résolut de solliciter encore une fois au Sacré-Cœur une admission qu'elle n'osait plus espérer. *⁽¹⁾ colline située au centre géographique de l'Espagne et sur laquelle fut élevé le monument de la consécration nationale au Sacré Cœur de Jésus.

Le 27 juillet, elle fit humblement cette démarche.

« Mais - écrit-elle dans ses notes - la réponse fut négative. Au fond de mon âme cependant, j'entendais la voix de Jésus qui me disait : « Insiste, confie-toi en Moi qui suis ton Dieu. »

Son insistance ne fléchit pas la décision que ses hésitations précédentes semblaient rendre irrévocable.

« Le 16 septembre - poursuit-elle - je me jetai aux pieds de mon crucifix et je le suppliai ou de me recevoir dans son divin Cœur, c'est-à-dire dans la Société, ou de m'enlever de ce monde, car il me semblait que je ne pouvais plus souffrir davantage. Alors, je crois qu'Il me montra ses Pieds divins, ses Mains divines et me dit : « Regarde mes Plaies. Baise-les et dis-Moi si tu ne peux souffrir un peu plus encore ? C'est Moi qui te veux pour mon Cœur. » Ce qui se passa en moi, je ne puis le dire ! Je Lui promis de ne vivre que pour L'aimer et souffrir... mais je suis si faible, ô mon Jésus ! »

Deux mois s'écoulèrent encore en ardentes supplications, jusqu'au 19 novembre.

« Ce jour-là, dans ma communion - dit Josefa - je Le suppliai par son Sang et par ses Plaies, de m'ouvrir cette porte de la Société que moi-même j'avais fermée : Ouvrez-la, mon Jésus, je Vous en supplie, car Vous savez bien que je ne demande autre chose que d'être l'épouse de votre divin Cœur ! »

L'heure avait sonné. Ce matin-là, comme de coutume, elle se rendit au Sacré-Cœur de Chamartin pour y chercher du travail. On l'attendait : une lettre de Poitiers venait d'arriver. On demandait pour le Noviciat à peine fondé, quelques vocations sûres. Josefa se sentait-elle le courage de solliciter en France cette admission tant désirée?... Sans hésiter, elle répondit le « oui » le plus généreux et, à l'instant même, elle écrivit pour s'offrir.

« Je me suis jetée de nouveau - dit-elle dans ses souvenirs - à ces Pieds divins qui me donnent tant de confiance ! ... Avec des larmes plein les yeux, mais encore plus d'amour dans le cœur, je me suis offerte à tout accepter et, malgré ma faiblesse, j'ai senti en moi une force que je ne connaissais pas ! »

Sa mère, désolée, ne fit cependant, cette fois, aucune opposition: Dieu levait les obstacles. Pour éviter la douleur des adieux, Josefa quitta la maison sans rien dire, ni rien emporter. La charité des Mères du Sacré-Cœur lui fournit le nécessaire, « Jésus me prit -dit-elle - et je ne sais comment cela se fit, mais j'arrivai

à San Sebastian. Je n'avais ni argent, ni forces, rien que de l'amour je crois... mais j'étais au Sacré-Cœur!... moi, toujours la même, si faible! Mais Lui, toujours me soutenant. »

La maison du Sacré-Cœur de San Sebastian qui l'avait accueillie avec tant de charité, allait encore la retenir un mois. Reconnaisante, elle chercha à se rendre utile et on la vit aider partout où elle le pouvait. Cependant, la pensée de sa mère et de sa sœur dont elle recevait les lettres déchirantes, transperçait son cœur. Elle commençait aussi à mesurer ce que serait la difficulté d'une langue qu'elle ignorait. Mais sa volonté restait fixée dans le cœur qui l'attendait.

« Comment ferez-vous dans un pays dont vous ne savez pas la langue, lui demanda quelqu'un? » - « Dieu me conduit », répondit-elle simplement. C'était vrai.

Le mercredi 4 février 1920, elle quittait pour toujours sa Patrie, afin de suivre au-delà des frontières, Celui dont l'amour souverain peut tout demander.